

**Dérober au,
Fouiller, explorer du,
Jeter un,
Mettre en.**

Marie-Noëlle Décoret brode de fil blanc des mots sur des mouchoirs, au fil du pinceau elle transpose sur papier tout ou partie de compositions de maîtres anciens, elle inscrit en filigrane les trajectoires de grands navigateurs. Elle photographie aussi des affiches, véritables icônes urbaines qu'elle expose dans l'espace clos de la galerie.

Naguère, les jeunes filles brodaient leur trousseau à leurs initiales. Elles passaient ainsi le temps qui les séparait du mariage et faisaient le deuil du nom de leur père avant de prendre celui de leur mari. Certaines s'adonnaient aussi au plaisir de la peinture, aquarellaient des gravures, puisaient au répertoire des grands maîtres pour décorer leurs éventails. Ces travaux minutieux étaient un gage de raffinement et de patience, la preuve qu'elles savaient s'occuper les mains et l'esprit au sein du foyer. Par leurs lectures, les plus hardies pouvaient marcher dans les pas des aventuriers sans quitter leur chambre.

Ces temps sont révolus et les travaux de Marie-Noëlle Décoret ne sont pas nostalgiques. Certes, les moyens qu'elle met en œuvre s'apparentent aux passe-temps féminins et la broderie comme les mouchoirs appartiennent au passé. Mais, à travers ces choix désuets, elle traite de la peinture cent fois annoncée morte, cent fois ressuscitée sous des formes différentes.

Le mouchoir est une fine toile de lin ou de coton, le liseré qui le borde un cadre. Sa forme carrée et l'utilisation unique du blanc empruntent au langage pictural de la modernité. Assemblés, ils composent des polyptyques. L'analogie avec le tableau est clairement énoncée.

Certaines phrases brodées - *Fais de beaux rêves - Essuie tes larmes - Ce n'est rien - N'oublie pas* - nous sont familières, rappellent des situations vécues. D'autres mots : *Le silence, La lumière - L'immensité*, relèvent de l'indicible. Les suites *jouer sur, à demi, au bas, en un, ne souffler*, jouent sur le mot commun et manquant aux expressions inscrites sur le même mouchoir. *La robe, Les socquettes, Les gants, La mantille, Le lys et L'hostie* sentent le roman ou les grandes machines religieuses accrochées au Salon des Artistes Français. *L'attente, L'effroi, La douleur, L'absence et L'oubli* renvoient aux allégories peintes et sculptées, aux « têtes d'expressions » des prix de l'Académie des Beaux-Arts. Ces mouchoirs brodés sont autant de toiles, sur lesquelles projeter des images. Cette série commencée tout en contraste et non sans humour par *J'ai peur du noir* se clôt par *La Lumière*, un triptyque brodé en braille.

La lumière et la peinture sont encore les sujets des *Peintures d'aveugles...* Marie-Noëlle Décoret reprend des toiles anciennes, qu'elle redessine d'un trait de peinture blanche sur papier blanc. La blancheur de la matière et celle du papier se confondent ; il faut trouver l'angle où la lumière rasante permet de les distinguer. Pour Marie-Noëlle Décoret, le blanc ne relève pas uniquement d'un goût, il met notre regard à l'épreuve. Jusqu'à ce que la lumière nous frappe et qu'elle révèle le motif, c'est en aveugle que nous voyons ces œuvres fantomatiques.

L'iconographie retenue abonde en ce sens : *Le Ravissement de Saint Paul*, *L'Ignorance vaincue* sont des métaphores éclairantes. *L'Erreur*, *L'Alliance du dessin et de la peinture*, *La Modestie et la Vanité*, *Travaux de peinture*, éclairent aussi ce que nous regardons, disent la modestie des moyens mis en œuvre, l'impossibilité du repentir.

Sainte Véronique, dont le mouchoir recueille les traits du Christ, préside à ce travail d'effacement. Aux couleurs, aux modelés, aux empâtements et aux glacis de Raphaël, Coypel, Michel-Ange ou Léonard, Marie-Noëlle Décoret substitue la ligne de contour dans une matière extrêmement maigre et fait disparaître ainsi la chair de la peinture.

Dans les filigranes, le support et la trace fusionnent. Le fil ne revient plus en relief à la surface, son empreinte marque le papier et la lumière doit en pénétrer l'épaisseur pour laisser apparaître le motif en transparence. Des périples des grands voyageurs, il ne reste qu'un tracé énigmatique. Impossible de savoir si ces escales furent désirées ou si ces marins acculés par la tempête trouvèrent là un refuge possible.

Marie-Noëlle Décoret transforme les grands découvreurs en *Figures de l'Errance*.

De sa propre errance dans les rues de Rome, Marie-Noëlle Décoret rapporte aussi des photographies. Elle sélectionne des affiches publicitaires spécialement conçues pour Rome, introuvables ailleurs et originales, où s'étaient presque grandeur nature des femmes dénudées et provocantes dans le seul dessein de vanter quelque marchandise. Ces photographies illustrent le commerce du corps et les rapports de domination et d'aliénation entre les sexes ; elles sont nos peintures de genre.

Ces images en résonance avec la peinture sont dans le droit-fil des travaux précédents et en constituent le contrepoint. Sortant de l'atelier, Marie-Noëlle Décoret abandonne les lents processus de fabrication pour laisser la lumière opérer à travers la photographie et la révélation se faire dans la chambre noire. Elle renoue avec la couleur et nous entraîne vers un autre domaine de l'image : celui de notre modernité urbaine.

Que ses références soient savantes ou triviales, que la mise en œuvre des moyens soit simple et rapide ou longue et délicate, le travail de Marie-Noëlle Décoret fait toujours écho à la peinture. Qu'elle procède par l'effacement ou par la mise en évidence, en blanc ou en couleur, en brochant, en dessinant ou en photographiant, elle force notre regard. La discrétion, l'évidence et la cohérence de ces travaux nous dessillent les yeux pour que se déchire le voile et que l'on ne puisse plus dire de nous : « Ils ont des yeux mais ne voient pas ».

Claude-Hubert Tatot

Genève, octobre 1998

Exposition Marie-Noëlle Décoret

Showroom Manzoni, Genève

22 octobre - 29 novembre 1998

In *Papiers Libres* – Art contemporain n°15